

Univers de la fiction

Du même auteur

La Syntaxe narrative des tragédies de Corneille

Klincksieck, 1976

Le Miroir persan

Cinq contes philosophiques

Denoël, 1978

Le Mirage linguistique

Essai sur la modernisation intellectuelle

Éditions de Minuit, 1988

L'Art de l'éloignement

Gallimard, 1996

De Barthes à Balzac

Fictions d'une critique, critiques d'une fiction

(en collaboration avec Claude Brémond)

Albin Michel, 1999

La Pensée du roman

Gallimard, 2003

et « Folio Essais », 2014

La Sixième Branche

Fayard, 2003

Comment écouter la littérature ?

Fayard, 2006

Thomas Pavel

Univers de la fiction

POSTFACE INÉDITE

Éditions du Seuil

Cet ouvrage, dont le titre original est *Fictional Worlds*
(Harvard University Press, 1986),
a été traduit et remanié à l'intention
du public français par l'auteur.

La première édition en langue française
de cet ouvrage a paru aux Éditions du Seuil, en 1988,
dans la collection « Poétique ».

ISBN 978-2-7578-6414-2
(ISBN 978-2-02-009985-1, 1^{re} publication en langue française)

© Éditions du Seuil, 1988, pour la traduction française,
et octobre 2017, pour la postface

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

Depuis déjà vingt ans, la poétique du récit a pris pour objet le discours littéraire dans sa formalité rhétorique au détriment de sa force référentielle, restée à la périphérie de l'attention critique. Or, une théorie équilibrée de la littérature ne peut se restreindre aux enquêtes formelles, pour importantes que soient ces dernières ; elle doit, tôt ou tard, aborder les questions de sémantique. Et si les poéticiens en ont jusqu'à récemment différé l'examen, la philosophie et l'esthétique analytiques leur ont, en revanche, consacré des efforts considérables.

L'intérêt croissant pour la fiction signale un important changement d'atmosphère dans la philosophie moderne du langage et de la logique. À l'origine, la philosophie analytique s'était donné comme principal objectif la clarification du langage philosophique par l'examen scrupuleux de ses concepts et la construction de puissants modèles logiques. Frege, Russell et le premier Wittgenstein s'évertuèrent à libérer le discours rationnel de l'emprise du langage ordinaire, dont les expressions, vagues et ambiguës, exhibent une forme linguistique fort différente de leur véritable structure logique. Puisque de nombreuses expressions du langage prélogique se réfèrent, dangereusement, à des entités non existantes, discipliner le langage signifia d'abord en

éliminer ces références abusives. D'où l'espoir de forger des liens stables entre les expressions linguistiques et les états de choses dont elles parlent, entre langage et réalité. Or, dans le langage de la rigueur, des expressions telles que *l'oiseau volant* et *le cheval volant* reçoivent, malgré leur ressemblance grammaticale, un traitement logique différent (la première formule étant aisément acceptée, la deuxième non); c'est pourquoi, les philosophes analytiques finirent par préférer les variétés littérales du langage à ses emplois métaphoriques et fictionnels. Les formalismes logiques proposés pendant cette période bannissaient expressément le langage fictionnel, que l'on estimait préjudiciable au libre mouvement du langage représentationnel.

Plus récemment, toutefois, à mesure que le puritanisme réformateur des premiers philosophes analytiques cédait la place à une attitude plus tolérante à l'égard de la diversité des pratiques langagières, les philosophes de la logique limitèrent de moins en moins l'objet de leurs enquêtes au discours ouvertement référentiel. Inaugurée par les recherches en logique modale et en sémantique des mondes possibles, cette conversion rendit perceptible la parenté entre la fiction et le possible. Sous-estimée encore la veille, la fiction devint la pierre de touche de la valeur explicative des modèles et des hypothèses logiques. Puisque le discours fictionnel autorise tous les jeux imaginables, et que les propriétés indociles des mythes et de la littérature défient tous les modèles connus, la fiction littéraire servit de moyen pour mettre à l'épreuve les constructions de la sémantique formelle¹.

Hors la logique proprement dite, la récente libéralisation de la philosophie analytique favorisa à son tour la problématique de la fiction. Se proposant de passer en revue toute la gamme des activités langagières, la philo-

sophie des actes de langage ne négligea point le discours fictionnel. Il en alla de même des épistémologies tolérantes qui, en remplaçant l'idée classique d'une réalité unique et indivisible par une multiplicité de versions également valides du monde, finirent par accorder à la fiction le rang de version du monde au même titre et avec les mêmes droits que ses anciens concurrents².

En théorie et critique littéraire, ce regain d'intérêt pour les propriétés du discours fictionnel coïncida avec la mise en question des méthodologies formalistes, sans se confondre avec elle. Les critiques du formalisme et du structuralisme peuvent suivre trois directions bien distinctes. *Premièrement*, il est possible d'attaquer le formalisme, et surtout ses versions structuralistes, d'un point de vue antirationaliste. À l'instar des humanistes qui dénonçaient, il y a vingt ans, l'invasion par l'idéologie scientiste du domaine réservé aux études littéraires, les théoriciens poststructuralistes réagirent à l'option rationaliste et scientifique du programme structuraliste, en soutenant qu'il est illusoire de chercher la structure unique et bien définie des œuvres littéraires, une telle structure découlant elle-même du travail de l'interprétation qui, de par sa nature, est infini et contradictoire³. Affirmer que les produits de l'esprit (voire les formes du discours, comme on dit de nos jours) demeurent, en vertu de leur nature même, imperméables à l'étude scientifique, sinon même rationnelle, revient à rejeter non seulement tel ou tel résultat de la poétique structurale, non seulement telle ou telle insuffisance de ses objectifs, mais la validité du projet dans son ensemble. *Deuxièmement*, et d'un point de vue moins radical, on peut reprocher au formalisme de s'être concentré exclusivement sur l'étude des textes, en négligeant d'autres aspects, non moins importants, de la communication littéraire, notamment la réception des

œuvres (Suleiman, 1980 ; Tompkins, 1980*). Sans nier la validité du formalisme, cet argument renvoie à de nouvelles et importantes aires de recherches. Enfin, une *troisième* approche, et c'est celle que j'adopte, distingue rationalité et scientisme. Afin de se différencier de l'histoire littéraire d'un côté et de la critique impressionniste de l'autre, les structuralistes se sont très tôt résolument rangés du côté du scientisme. Or, rien ne justifie que la connaissance rationnelle et systématique de la littérature doive obéir aux mêmes normes que les sciences dites « dures ». Rétrospectivement, on peut distinguer dans le développement du structuralisme littéraire une tendance rationaliste modérée, dont les objectifs ne dépassèrent jamais les moyens épistémologiques. Mais il n'en reste pas moins qu'un grand nombre de structuralistes « radicaux » se laissèrent fasciner par l'idéologie scientiste. Or, la faiblesse de ces derniers réside moins, à mon avis, dans la résistance, somme toute naturelle, que les sciences humaines opposèrent à leur méthodologie dure, que dans le caractère improvisé, sinon fallacieux, de cette méthodologie même.

Dans une série d'articles importants, Claude Lévi-Strauss demandait, il y a plus de trente ans, à l'anthropologie, et plus généralement aux sciences humaines, de se mettre à l'école de la linguistique structurale, dont les modèles phonologiques auraient représenté l'étalon d'une nouvelle scientificité dans les disciplines de l'homme. Les recherches mythologiques, arguait Lévi-Strauss, n'ayant pas saisi la ressemblance entre mythes et langues naturelles, ont du même coup manqué la théorie saussurienne de l'union arbitraire entre les signifiants et les signifiés. Par conséquent, elles n'ont pas compris que,

* Les ouvrages des auteurs cités se trouvent en fin de volume, p. 255.

tels les signes linguistiques, les mythes allient une anecdote arbitraire et un contenu intuitivement inaccessible. Tout comme de la succession de sons, /a/, /r/, /b/ et /r/ il est impossible de déduire la signification « arbre », dans l'histoire d'Œdipe, la mise à mort du monstre, le parricide et l'inceste ne forment qu'une suite contingente derrière laquelle il s'agit de découvrir le véritable sens non narratif du mythe, à savoir l'hésitation entre l'origine biologique et chthonienne de l'homme⁴. L'analogie est frappante, et l'appel à la scientificité mérite d'être relevé. Il ne justifie toutefois pas la méthodologie mise en œuvre. Car le principe de l'arbitraire du signe linguistique n'affirme rien d'autre que ceci : les liens entre les côtés phonique et sémantique du signe ne sont pas motivés. Mais une fois établis, ces liens arbitraires demeurent stables et transparents. Il suffit de prononcer un mot pour que l'auditeur en comprenne instantanément la signification ; on pourrait aller jusqu'à soutenir que, dans les échanges linguistiques, ce qui passe inaperçu est le son, et non pas le sens. Or la méthode lévi-straussienne procède à l'inverse, posant l'existence, au-delà du mythe perceptible, d'un niveau secret et arbitraire. Rien ne justifie cette hypothèse. L'analyse phonologique, loin de la renforcer, la condamne. Si en effet, afin de rehausser son statut scientifique, l'analyse mythologique devait rivaliser avec la linguistique, pourquoi s'arrêterait-elle à la phonologie dont les unités – les phonèmes – sont dépourvues de sens ? Les unités du récit mythique sont, elles, bel et bien douées de sens. L'analogie linguistique la plus évidente mettrait plutôt les unités mythologiques en parallèle avec les mots, comme Paul Ricœur l'avait suggéré dès 1963. Ou, mieux encore, on devrait convenir que, en dépit de ressemblances superficielles avec les mots et les schémas de phrase, les mythes, les récits, et plus généralement les phénomènes discursifs, obéissent à des régularités infini-

ment plus complexes, leur étude exigeant, par conséquent, un appareil conceptuel autrement puissant. Loin d'avoir exagéré la pertinence des méthodes scientifiques dans les sciences humaines, le structuralisme phonologique de Lévi-Strauss n'est donc en fait jamais parvenu à développer une véritable méthodologie⁵.

Parmi les courants du structuralisme littéraire qui ont subi l'attrait du projet lévi-straussien, c'est la sémiotique narrative qui resta le plus longtemps fidèle au scientisme, élevant le phonologisme au rang de principe universel. Comme chez Lévi-Strauss, cependant, la méthodologie n'y occupa qu'une place secondaire, avec l'intéressante conséquence, commune à de nombreux courants structuralistes, que, en dépit de ce que l'on pense d'habitude, son héritage consiste moins en une méthode rigoureuse d'analyse qu'en une série de choix théoriques mieux énoncés que prouvés. Parmi les plus typiques de ces choix, figurent : le mythocentrisme, « l'intégrisme sémantique » et la doctrine de la centralité du texte, avec pour corollaires, le point de vue antiexpressif en esthétique et l'approche immanentiste de la culture. Ces thèses, que l'on retrouve d'ailleurs dans d'autres courants formalistes et structuralistes, ont chacune conduit à d'intéressantes lectures de la mythologie et de la littérature. Dans l'ensemble, pourtant, je voudrais montrer qu'elles ont contribué à limiter l'horizon des recherches.

C'est le *mythocentrisme* qui a attribué à la narration un statut privilégié parmi les manifestations littéraires. Un mythocentrisme modéré⁶ chercha à orienter les études littéraires vers les phénomènes narratifs compris dans leur formalité. En conséquence, d'autres aspects des textes, notamment ceux liés à la mimésis et à la représentation, furent temporairement négligés. Selon Roland Barthes (1966, p. 123-124), dès lors que l'on cherche à découvrir la pure logique des enchaînements narratifs, le côté mimé-

tique des récits devient contingent, se subordonnant à la formalité du mythos. Le mythocentrisme radical fit un pas de plus en affirmant que chaque instance de signification (chaque objet sémiotique), qu'il fût récit, texte philosophique, théorème mathématique, peinture, œuvre musicale, ou système social, inclut un niveau narratif. Le sens, soutient cette théorie, ne se trouve pas à la surface des objets significatifs, mais repose, avant la naissance du produit final, sur un niveau intermédiaire invisible, baptisé « structure narrative » (A. J. Greimas, 1970, p. 159). La conséquence évidente de cette hypothèse universelle est qu'afin d'y inclure les textes et les phénomènes non narratifs, ses partisans doivent employer le terme « narratif » dans un sens dilué⁷. Le dilemme auquel ils se trouvent confrontés consiste à devoir choisir entre la perte de la spécificité et la réfutation instantanée. Car, à supposer que tous les textes, voire tous les objets sémiotiques, incorporent quelque part une configuration narrative, alors de deux choses l'une : soit la définition de celle-ci sera générale au point d'être triviale, soit, à la suite d'une définition restrictive de la narrativité, l'existence empirique de textes sans propriétés narratives prouvera aisément la fausseté de l'hypothèse.

Ces doutes se résolvent, maintiennent les partisans de la théorie, lorsqu'on en arrive à saisir la structure universelle de la narrativité. C'est à ce que j'appellerai *un intégrisme sémantique* qu'incomba la tâche de découvrir cette structure. Je m'y arrêterai un instant, car rien ne signale mieux que cette doctrine l'impuissance du structuralisme scientifique dès lors qu'il s'agit d'aborder le contenu sémantique d'un texte. Dans un texte théorique très influent, *la Morphologie du conte* de Vladimir Propp, l'auteur note, en étudiant un certain nombre de contes merveilleux russes, que, malgré la diversité des motifs mis en jeu, ces textes se fondent tous sur une succession

uniforme de fonctions narratives. Qu'au début du conte le roi offre au héros un aigle qui le conduit dans un pays voisin, ou que grand-père donne à Soutchenko un cheval qui l'emporte à l'étranger, ou qu'un sorcier fasse présent d'une barque à Ivan et que la barque conduise Ivan dans le royaume voisin, dans tous ces cas nous avons affaire à deux éléments abstraits : un *don* et un *départ*. En continuant cette réduction, Propp ramène les contes merveilleux de son corpus à une seule séquence de trente et une fonctions. La séquence ayant été construite pour rendre compte des propriétés combinatoires, donc syntaxiques, des histoires en question, le modèle proppien néglige par définition le sens spécifique de chaque histoire. Les critiques de Propp comprirent assez tôt que la sémantique des récits et des mythes échappe à sa morphologie, mais les modèles sémantiques qu'ils proposèrent furent, à l'instar de celui de Propp, à la fois trop simples et trop abstraits⁸.

Ce premier type d'intégrisme sémantique se retrouve dans l'analyse du mythe d'Œdipe proposée par Lévi-Strauss en 1954. Ayant mis de côté d'un geste décidé la forme narrative du mythe, et partant de l'idée que la fonction des oppositions phonologiques est de distinguer les mots (par exemple *père* vs *terre*), Lévi-Strauss soutient qu'au centre de chaque mythe on trouve une paire d'oppositions sémantiques qui restent indépendantes du déploiement narratif. Dans le mythe d'Œdipe, ces deux oppositions cachées d'une part *surestiment* et en même temps *sous-estiment* les rapports de parenté, et d'autre part *affirment* et *nient* l'origine chthonienne de l'homme. Sous ces quatre catégories, Lévi-Strauss subsume quelques-uns des événements du mythe (mais non pas tous) : ainsi, le mariage d'Œdipe avec sa mère Jocaste et la dévotion d'Antigone pour son frère Polynice manifesteraient-ils la surestimation des rapports de parenté, alors que le meurtre de Laïos par

son fils Œdipe et celui de Polynice par son frère Étéocle révéleraient la sous-estimation des rapports de famille. La raison pour laquelle la victoire d'Œdipe sur le Sphinx, censé être un monstre chthonien, et le sens du nom d'Œdipe (« pied enflé ») signaleraient respectivement la négation et l'affirmation de l'origine chthonienne de l'homme, est plus obscure. Quoi qu'il en soit, le sens global du mythe mettrait en parallèle ces deux oppositions : surestimer la parenté serait à la sous-estimation de celle-ci ce que l'affirmation de l'origine chthonienne de l'homme est à sa négation. Le mythe ne résoudrait pas ces tensions secrètes, mais aiderait les cultures à les accepter, en les relativisant.

Cette lecture du mythe d'Œdipe a assurément influencé la doctrine sémio-narrative du « carré sémiotique⁹ ». Ce dernier est défini comme une structure sémantique à quatre termes censée se trouver au cœur de tout texte et de tout objet sémiotique, et qui, à travers une série complexe d'opérations, produit non seulement la structure narrative universelle postulée par le mythocentrisme radical, mais aussi toutes les déterminations sémantiques de l'objet en question. Mais ni l'analyse lévi-straussienne ni les partisans du carré sémiotique n'offrent des procédures explicites de découverte de ces structures fondamentales, et encore moins des procédures de validation des structures proposées. Dans les deux cas, les contraintes inductives et déductives font singulièrement défaut. L'analyste du mythe n'arrive aux quatre termes sémantiques qu'en passant sous silence de nombreux événements importants : l'épidémie à Thèbes, Œdipe à la recherche de la vérité, la révélation de sa culpabilité, la punition que le héros s'inflige. Or, comme ces exclusions ne sont pas justifiées, le choix des quatre termes doit être considéré comme arbitraire.

Comment croire, en outre, que tous les mythes, tous les récits, voire tous les textes se réduiraient à une seule

structure sémantique élémentaire consistant en quatre termes disposés en carré¹⁰ ? Les objets sémiotiques sont des constructions complexes, surchargées de sens. Postuler une structure aussi rudimentaire entraîne une perte considérable d'information. En outre, puisque l'intégrisme sémantique n'apporte aucune preuve indépendante confirmant l'existence du noyau sémantique, il n'y a aucune raison d'en accepter la validité. L'absence de preuves est parfois justifiée au nom de l'immanence : sous l'influence de la linguistique structurale et notamment des écrits de Louis Hjelmslev, les intégristes de la sémantique croient sans réserve à l'autonomie des objets sémiotiques, au point qu'ils rejettent toute référence à la réalité naturelle ou sociale qui rend ces derniers possibles.

Il serait injuste, toutefois, d'imputer la croyance à l'autonomie des objets sémiotiques aux seuls intégristes. L'autonomie des textes littéraires, par exemple, est une des notions les plus répandues dans la théorie littéraire du vingtième siècle. Elle a profité tout autant du mépris formaliste pour les valeurs non esthétiques, des pratiques phénoménologiques qui décrivent leur objet en l'isolant de son contexte, que du culte empiriste des faits tangibles. Devenue, sous le nom de « clôture du texte », un des principes essentiels de l'analyse formaliste, l'autonomie textuelle a pour un temps découragé l'examen des rapports entre texte et hors-texte¹¹.

Il faut noter, enfin, que la *centralité du texte* a conduit à la dévaluation de la vénérable notion d'œuvre. Les œuvres sont produites par des artisans, voire par des artistes, alors que les textes résultent de jeux linguistiques indépendants de l'intention individuelle. L'auteur s'éclipse devant le scripteur, agent sans visage à travers lequel le langage déploie ses virtualités textuelles (Barthes, 1968a, p. 147-148). Certains courants structuralistes prônèrent, par conséquent, une esthétique antiexpressive, en négligeant

du même coup les traits littéraires et artistiques qui transcendent les propriétés purement structurales, à savoir la référence, la représentation, le sens des œuvres, l'expressivité¹².

Le rejet de ces doctrines n'entraîne pas, cependant, l'abandon du projet même de connaissance rationnelle de la littérature, voire d'une poétique générale. Si le phonologisme a eu pour résultat la fermeture prématurée de nombreuses pistes intéressantes, il reste possible de chercher d'autres sources d'inspiration théorique. En raison des rapports immémoriaux qu'entretiennent linguistique et poétique, un choix évident est offert par la grammaire générative-transformationnelle, dont l'acquis théorique comporte une critique agressive du structuralisme phonologique¹³. En fait, plusieurs domaines de la poétique profitent directement de l'influence générative-transformationnelle : la stylistique, la grammaire des intrigues, la réflexion théorique sur les structures littéraires profondes et sur la compétence littéraire. Située à la confluence entre les grammaires formelles et l'analyse du discours, la grammaire textuelle allemande et hollandaise explore les propriétés formelles des phénomènes transphrastiques, littéraires et non littéraires¹⁴.

Les tentatives des grammairiens générativistes pour ajouter à leur théorie une composante sémantique introduisirent les poéticiens proches de ce courant aux développements récents en sémantique formelle et plus généralement en philosophie analytique. La pertinence de la logique philosophique, de la sémantique des mondes possibles et de la théorie des actes de langage ne pouvait pas échapper aux poéticiens à la recherche de modèles puissants et élégants en sémantique littéraire. Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, une multitude de propositions ont vu le jour, concernant l'application de la

sémantique philosophique à l'étude du sens littéraire¹⁵. Un débat s'est ouvert sur la référence littéraire et les mondes fictionnels. Il est apparu que les modèles de la sémantique formelle et, plus généralement, le rapprochement entre la poétique et la philosophie de la fiction débouchent sur de nouvelles solutions en narratologie et en stylistique. En retour, ce rapprochement a attiré à nouveau l'attention sur les questions à moitié oubliées de la vérité littéraire, de la nature de la fictionalité, de la distance et de la ressemblance entre littérature et réalité.

Ces questions forment l'objet de cet ouvrage. Certains de ses thèmes renvoient à la discussion philosophique sur la fiction, alors que d'autres découlent de soucis plus spécifiquement littéraires. J'ai tenté d'allier ces éléments, dans l'espoir que le résultat éveillera l'intérêt des poéticiens pour le travail récent en philosophie de la fiction¹⁶.

NOTES

1. Woods (1974) étudie en détail le défi lancé par la fiction aux divers modèles logiques. Routley (1979) pense que « les phénomènes littéraires démontrent clairement l'insuffisance de la plus grande partie de la sémantique formelle » (p. 3).

2. Searle (1975*b*) esquisse une théorie du discours fictionnel qui sera discutée au chapitre 2. L'épistémologie de Goodman (1978, 1984) accorde à la fiction artistique un statut des plus honorables. Pour une discussion de la théorie goodmanienne de la référence, voir Elgin (1983).

3. Parmi les présentations du structuralisme classique, je cite Piaget (1968), Ducrot *et al.* (1968), Scholes (1974), Culler (1975), Chatman (1978), Rimmon-Kennan (1983) et Adam (1985*a* et 1985*b*). Les ouvrages d'Adam, de Rimmon-Kennan, de Prince (1982) et de Martin (1986) incluent du matériel et des idées plus récents. Courtès (1976) et Hénault (1979-83) présentent les thèses de la sémiotique narrative. Culler (1982) examine les rapports entre structuralisme et poststructuralisme. Voir aussi P. Lewis (1982) et l'échange entre Hillis Miller (1980) et Rimmon-Kennan (1980). Godzich (1983) analyse la récep-

tion américaine de la pensée de Jacques Derrida, alors que Martin (1983) présente l'horizon du poststructuralisme aux États-Unis.

4. Lévi-Strauss (1963). Soit dit en passant, l'arbitraire du signe linguistique, qui aux yeux de Lévi-Strauss représente la plus révolutionnaire des doctrines saussuriennes, a depuis toujours été un lieu commun de la logique et de la philosophie du langage. Saussure lui-même le savait bien, puisqu'il pensait que « le principe de l'arbitraire n'a jamais été contesté par personne » (1916, p. 68).

5. La prise de position philosophique la plus connue contre le phonologisme est celle de Derrida (1967*b*), au chapitre « La violence de la lettre : de Lévi-Strauss à Derrida ». Dans Pavel (1979) j'ai critiqué l'usage des modèles phonologiques dans l'analyse des mythes, en m'appuyant sur les contraintes de la phonologie classique. Dans un livre récent, Brooks (1984) reproche à la narratologie structuraliste son manque d'intérêt pour la dynamique pulsionnelle du récit. Voir aussi Graff (1979) et Margolis (1983), qui attaquent violemment certaines des pratiques structuralistes et poststructuralistes. Hartman (1980) et De Man (1983) proposent des méditations sur l'état actuel des études littéraires dans le monde anglo-saxon. Sans rejeter l'apport structuraliste, ces auteurs plaident en faveur d'une renaissance de l'herméneutique littéraire.

6. Barthes (1966), Todorov (1968, 1971), Genette (1972) et Bremond (1973) sont les textes classiques de la tendance modérée, bien que dans Barthes (1966) l'on puisse détecter de nombreuses traces du scientisme en vogue à l'époque. Genette (1983) répond à ses critiques des dix années précédentes, en démontrant la durabilité des résultats de la poétique structurale.

7. Ricœur (1984) critique au deuxième chapitre la théorie sémiotique de la narrativité. Dans le volume de 1982, il pèse, entre autres, le pour et le contre des théories narrativistes et antinarrativistes en histoire.

8. Aux critiques de Lévi-Strauss (1960), Propp (1966) fournit une réponse remarquable, qui mériterait d'être mieux connue. Il faut noter aussi que le premier livre de Propp (1928) ne fut qu'un premier pas vers une étude historique du conte merveilleux (Propp, 1946). Pour une critique mordante de Propp (1928), voir Bremond et Verrier (1981). On trouvera une évaluation nuancée de la contribution de Propp, accompagnée d'une bibliographie impressionnante, chez Liberman (1984).

9. Pour une présentation du carré sémiotique, voir Greimas et Courtès (1979). Les applications du carré sémiotique à l'analyse narrative sont critiquées par Bremond (1982) et Pavel (1986).

10. Kirk (1970) formule la même objection : « Il me semble, toutefois, que le “sens” du mythe se trouve non pas dans quelque algèbre des relations structurales, mais, assez explicitement, dans son contenu » (p. 71).

11. Parmi les auteurs qui ont dernièrement mis en cause la clôture du texte, voir la critique radicale de Fish (1982) contre l'autonomie textuelle, mais aussi les positions modérées de Riffaterre (1978) et Genette (1982).

12. Sur l'importante distinction entre propriétés structurales et propriétés esthétiques, voir Sibley (1959), Walton (1970), Margolis (1977) et Pavel (1982, 1985a).

13. Notamment dans Chomsky (1957, 1964). Il est intéressant de noter que les phonologues structuralistes n'ont jamais sérieusement répondu aux critiques de Chomsky.

14. Sur la compétence littéraire, voir Culler (1975), p. 113-130. Prince (1973, 1982) et Pavel (1976, 1985b) esquissent des grammaires génératives-transformationnelles de l'intrigue. Les chercheurs en intelligence artificielle ont produit de remarquables modèles de la structure et du contenu narratifs. Voir Schank et Abelson (1977), De Beaugrande (1980), Lebowits (1984).

15. Voir notamment les recueils d'articles édités par Woods et Pavel (1979), Rieser (1982), Csuri (1980), ainsi que les numéros 17 et 19-20 de la revue *Versus*.

16. La conférence de Kripke à l'université du Western Ontario (1972b) a éveillé mon intérêt pour les recherches sur la fictionalité. Ma démarche a été fortement marquée par les travaux de Doležel (1976, 1979, 1980, 1983), d'Eco (1979) et de Ryan (1981 et 1985). Tout aussi essentiels pour mes arguments sont l'esthétique de Danto (1981) et de Margolis (1977, 1980), le fonctionnalisme de Putnam (1960, 1970, 1975) et la théorie de la fiction de Walton (1978, 1984). Les thèmes développés par ces livres et articles sont incorporés si intimement dans mon texte, que je n'ai pas toujours pu m'y référer explicitement. Les idées de Hrushovski (1979, 1984) sur la fictionalité et celles de Brinker (1983) sur la convention, très proches des miennes, ont souvent laissé des traces dans mon texte. Pour bien situer les travaux de Hrushovski et de l'école israélienne de poétique dans le contexte des études littéraires contemporaines, l'on peut consulter Rimmon-Kennan (1983). Je dois également exprimer une dette ancienne et durable vis-à-vis de la pensée de Sora (1947, 1978); dans Pavel (1980), j'ai brièvement présenté les idées de son deuxième livre. Le Conseil des arts du Canada a généreusement appuyé les recherches qui ont conduit à cet ouvrage; l'université de Californie à Santa Cruz m'a accordé son concours

INTRODUCTION

financier et technique pour la rédaction de la version française. Mes collègues Hervé Le Mansec et Jean-Philippe Mathy ont assumé la révision de cette version. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma vive reconnaissance. Je dois, enfin, exprimer ma gratitude envers Thierry Marchaisse, éditeur du livre, pour l'exactitude et la générosité de ses observations.

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO, S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2017. N° 134274 ()
Imprimé en France

